

HOMMAGE À BERNADETTE TANGUAY (1941-2019)

Josette Garon



Au moment d'évoquer mes souvenirs de Bernadette, il est un mot qui insiste : l'hospitalité.

D'abord au sens propre. À Saint-Vallier, son village natal où elle était retournée vivre il y a de cela une dizaine d'années, après avoir « émigré » un temps à Montréal, elle ouvrait sa maison à toute sa famille et ses amis. Cet accueil ne s'est pas limité à ses seuls proches, mais aura englobé la famille Tanguay élargie. Dès sa fondation, elle s'était en effet impliquée dans l'Association des Familles Tanguay. Sa table, et son frigo toujours plein à craquer « au cas où... », étaient toujours prêts à recevoir les amis de passage dans sa région qu'elle prenait tant plaisir à faire connaître avec amour et humour. À son dire, nulle eau au Québec n'était aussi bonne que celle de Saint-Vallier, ni aucun sirop d'érable ! Bernadette savait nous communiquer son attachement profond à son Québec, son fleuve, sa région, son village, guettant le matin dans le ciel « les fréquents matins brumeux de [son] village d'origine, le long du fleuve, toujours annonciateurs de journées resplendissantes », image qu'elle aimait évoquer, nous disait-elle, jusque dans sa propre analyse. Elle avait certainement fait siennes ces paroles de Felix Leclerc, artiste qu'elle aimait tant et qui est décédé, comme elle, un 8 août : « Je n'ai pas vu toutes les merveilles du monde, mais j'ai vu sûrement la plus belle et c'est mon pays ». À son retour à Saint-Vallier, elle y avait également ouvert un cabinet de consultation pour continuer d'y exercer le métier qui l'animait tant et d'y accueillir patients et supervisés.

Elle avait l'art de communiquer son expérience et d'en faire profiter son entourage d'une voix authentique, sincère et sensible. Comment ne pas souligner l'importance de l'influence de cette grande dame de la psychanalyse québécoise, d'un raffinement exquis, qui savait ouvrir son cœur et sa pensée sans juger ni condamner l'autre, mais toujours avec créativité, chaleur et rigueur.

Bernadette avait intitulé son mémoire de candidature à l'Institut psychanalytique de Montréal « HISTOIRES EN IMAGES ». Elle y posait la question de la présentation/représentation: « Qu'advient-il de toutes ces images apportées en analyse, constructions imaginaires, images de rêves, scénarios fantasmatiques ou même images au sens littéral, photos ou autres ? ». Quel sort, se demandait-elle, le parcours analytique réserve-t-il à ces images ? Elle y développait essentiellement les notions de représentation de chose et de représentation de mot. C'est le passage de la première à la seconde qui retenait son attention, passage dans l'écoute analytique des images du rêve et des scénarios fantasmatiques. Les mots, « véhicules de la rencontre » analytique. Elle se questionnait alors : « Comment exprimer par des mots ce qui n'est pas encore pensé ? »

Si l'œuvre de Freud est toujours demeurée sa référence première, elle sentait une grande proximité avec la pensée et l'œuvre de Piera Aulagnier. Bernadette se disait en résonance profonde avec les élaborations de cette dernière concernant la question de la représentation, du rapport à l'origine, de la place de la haine dans le travail analytique et de la violence de l'interprétation, violence perçue comme haine. Elle se montrait également très ouverte, hospitalière, à la position de Ferenczi concernant l'impact toujours actuel de la cicatrice traumatique maternelle-infantile archi-originaire. Le cadre, selon elle, pouvant alors agir comme tiers face à une toute-puissance destructrice projetée sur l'analyste dans le transfert. Elle reprenait également à son propre compte la distinction faite par Lyotard entre le figuratif et le figural, ce dernier se rapportant, selon la définition qu'en donne cet auteur, à un invisible qui « n'est pas l'envers du visible, son dos. Il est l'inconscient renversé, *le monde du désir*, le possible plastique. » Ainsi comparait-elle le travail du et sur le rêve à des dessins cachés dans des grottes obscures. Telle

une spéléologue, elle n'hésitait pas à s'enfoncer dans les grottes les plus obscures, cauchemardesques et terrifiantes de la psyché humaine pour y accueillir le plus indéchiffrable.

Son hospitalité s'étendait à toutes les souffrances, angoisses et terreurs psychiques, tant dans son travail de psychiatre que dans celui de psychanalyste. Infatigable, elle travaillait avec ce que d'aucuns appelleront des « cas difficiles », oeuvrant à étendre sa capacité d'accueil même aux passions les plus ambivalentes et dévastatrices, à l'horreur et la violence, à la mélancolie la plus paralysante. Pour elle, il n'existait pas de coupure dans sa façon de travailler et de penser. Elle se montrait convaincue que la régression, et ce dans toute analyse, peut ouvrir sur les émotions les plus primordiales, excessives, extrêmes. Clinicienne hors pair, elle était soucieuse de repousser plus loin les limites de la psychanalyse. Elle a œuvré à sensibiliser les psychanalystes, les psychiatres et tous les thérapeutes aux conditions de possibilité, à la pertinence et la richesse d'une approche psychanalytique des configurations psychotiques, à la nécessaire capacité, qu'elle avait au plus haut point, d'en tolérer l'intensité. Elle soulignait combien cette approche nécessite une attention constante au danger de morcellement, d'éclatement et oblige à repenser sans relâche nos modèles cliniques et théoriques.

Elle nous invitait à questionner et faire travailler la question du maternel, sensible à ce que celle-ci vient mettre en jeu, particulièrement dans le travail avec les patients psychotiques : froideur, distance ou alors envahissement menaçant, violence intrusive, telle l'image de la Méduse qu'elle avait reprise à Freud. Le corps de la mère, fascinant, terrifiant et repoussant...ou alors froid, glacial. Bernadette, attentive à ce qu'il s'en joue dans le transfert et le contre-transfert, tant du côté de l'idéalisation que de celui de la haine insidieuse qui s'y profile, se laissait pétrifier,

déshumaniser, minéralisée, transformée en gargouille dans l'imagerie d'un patient qui évitait ainsi une surchauffe pulsionnelle par trop menaçante et dangereuse. L'image de la pierre reviendra d'ailleurs à plusieurs reprises sous la plume de Bernadette à propos de différents moments de son travail clinique. L'association à une œuvre d'art lui permettant non pas d'exprimer, de représenter, mais de s'approcher d'une possible élaboration des terreurs les plus profondes. Le corps de la mère et la mort, les deux seules certitudes de l'existence soulignait-elle.

Toujours elle s'est impliquée avec la passion et l'humilité qui la caractérisaient dans la transmission de son expérience, que ça soit comme enseignante, superviseure, conférencière, ou directrice de programmes de formation. À propos de la supervision, il s'agissait, disait-elle, non pas d'enseigner ses idées, sa façon de travailler, mais de témoigner de la nécessité de développer la capacité à « tolérer l'angoisse du non-savoir ou supporter un délai dans la compréhension » et de permettre à chacun de trouver et élaborer son propre parcours analytique et une pensée personnelle. L'hospitalité de Bernadette aux idées et propositions des autres lui rendait parfois déchirant de devoir trancher, dans certains débats à l'Institut par exemple. « C'est compliqué ! » s'exclamait-elle souvent. Cela pouvait donner lieu en privé à de longues conversations où elle soupesait avec finesse, générosité et pertinence le bien-fondé des positions des uns et des autres. La certitude était aux antipodes de sa façon de penser.

En supervision, comme elle le soulignait, elle pouvait dire « ça me fait penser que... ». Comme Jean-Claude Rolland, elle savait saisir les analogies au vol et les mettre au travail de sa pensée. On pourrait dire qu'elle avait élevé l'association libre au niveau d'un grand art...et pas seulement en séance avec ses supervisés et ses patients. Avec ses amis, ses proverbiales digressions historiques pouvaient

sérieusement prolonger les conversations en personne ou au téléphone...pour le plus grand plaisir de ses proches. Bernadette savait raconter et captiver son auditoire. Elle savait prendre le temps ! Elle était intarissable et racontait d'abondance les histoires, grandes et petites, auxquelles lui « faisait penser » telle ou telle chose. C'est ainsi que nous avons été familiarisés à l'histoire de Saint-Vallier, de tout le comté de Bellechasse, par exemple aux récits et légendes entourant « La Corriveau »...ayant elle-même déjà possédé dans le Rang du Rocher une maison ayant appartenu à la famille Corriveau.

Curieuse de tout, sa grande sensibilité et sa profonde culture lui faisaient apprécier tout mode d'expression artistique. Son cadre de vie et de travail devait, selon ses propres mots « répondre à des critères esthétiques tout à fait subjectifs ». Elle accordait une grande importance à l'esthétique de son cadre de travail, de son environnement, aux objets qui l'entouraient, ainsi que, toujours élégante, elle le faisait pour ses bijoux et vêtements. Les tableaux et objets de son bureau, choisis avec soin, étaient d'ailleurs pour elle et ses patients source d'élaboration « parlante ». Ils étaient partie prenante dans la thérapie. Elle encourageait nombre de peintres dont elle possédait plusieurs tableaux. Figurative ou abstraite, elle voyait dans toute œuvre « l'expression de l'individualité de son créateur » et, en cela, elle s'y intéressait vivement, étendant son hospitalité non seulement au créateur mais à son oeuvre. Elle s'est adonnée elle-même à l'aquarelle, medium pensait-elle, susceptible de rendre, comme dans un rêve, l'impression de l'atmosphère de ce pays qu'elle aimait tant partager. Aucune forme d'art ne laissait Bernadette indifférente, qu'il s'agisse de théâtre, de cinéma, de littérature...elle était une dévoreuse de romans. Si elle était passionnée de musique classique, prenant plaisir à déchiffrer elle-même des partitions sur son superbe piano, elle était aussi une compagne toujours partante et enthousiaste pour des sorties au Festival de

Jazz. Elle n'hésitait pas à faire la route entre Saint-Vallier et Montréal, sauf plus récemment lors de tempêtes de neige épiques, pour participer activement aux travaux de l'Institut de Psychanalyse les jeudis soirs et assister à des activités artistiques, concert, théâtre, cinéma, le vendredi. C'est ainsi que j'avais le grand bonheur de partager avec elle, à chaque mois, le plaisir de ces moments de vie et de chaleureux échanges.

Famille, amis, collègues, Bernadette va nous manquer cruellement. La représentation est malheureusement terminée...mais longtemps se poursuivra avec elle un échange fécond sur fond d'associations libres et d'hospitalité, de la richesse d'une présence, d'un humour taquin, d'un accompagnement dans le voyage de l'humain sur les « chemins incertains » de la vie pour reprendre son expression. Comme elle le disait à propos de la représentation en évoquant le tableau de Vélasquez Les Ménines : sur le parcours des chaînes associatives, il s'agit toujours, combien triste et vrai aujourd'hui, d'un « renvoi au désir jamais assouvi, à la finitude, à l'absence, à la mort ».